Chédeville, André, Pichot, Daniel (dir.), *Des villes à l'ombre des châteaux*

Naissance et essor des agglomérations castrales en France au Moyen Âge

Bernard Merdrignac

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/abpo/1864>

DOI : 10.4000/abpo.1864

ISBN : 978-2-7535-1520-8

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 203-205

ISBN : 978-2-7535-1309-9

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Bernard Merdrignac, « Chédeville, André, Pichot, Daniel (dir.), *Des villes à l'ombre des châteaux* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 117-4 | 2010, mis en ligne le 30 mai 2011, consulté le 22 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1864> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.1864>

CHÉDEVILLE, André, PICHOT, Daniel (dir.), *Des villes à l'ombre des châteaux. Naissance et essor des agglomérations castrales en France au Moyen Âge*, PUR, Rennes, 2010.

Voici au moins une trentaine d'années que les historiens du Moyen-Âge s'interrogent sur le binôme « château/bourg ». Dans la foulée des premières rencontres de Flaran, initiées en 1979 par Charles Higounet sur le thème « Châteaux et peuplement en Europe occidentale du ^{x^e} au ^{xviii^e} siècle », André Debord avait conçu, en 1993 un projet d'Atlas des bourgs castraux en France. Son décès en 1996 (puis celui de Bernadette Barrière qui avait repris le dossier en 2000) ont différé la réalisation de cette ambitieuse entreprise collective, comme le rappelle André Chédeville dans l'introduction du présent ouvrage.

À l'occasion des manifestations organisées en 2008-2009 par la ville de Vitré pour commémorer ses Mille ans d'Art et d'Histoire³, s'est tenu, les 16 et 17 octobre 2008, un colloque national organisé par la municipalité au « Centre culturel Jacques Duhamel » avec le soutien du Centre de Recherches Historiques de l'Ouest (UMR 6258 CNRS CeRHIO-Rennes 2). Ces deux journées d'études intitulées « Les villes à l'ombre des châteaux : naissance et essor des villes castrales en France au Moyen Âge » se sont fixé pour objectif de « faire le point sur un phénomène historique majeur, souvent cité mais finalement inégalement étudié ». Les délais restreints de publication des Actes de ce colloque de Vitré dans la collection « Archéologie et Histoire » des PUR sont dus à la diligence d'André Chédeville et de Daniel Pichot qui ont coordonné les contributions des vingt et un spécialistes réunies ici. Jusqu'à ses derniers moments, André Chédeville a suivi attentivement la progression de l'ouvrage. À peu de jours près, son décès, en juin 2010, ne lui a pas permis de voir l'aboutissement d'un recueil de travaux qui constitue aussi un hommage à la mémoire de ce spécialiste internationalement reconnu de l'histoire des villes.

La substitution dans le titre de ces Actes de l'expression « agglomérations castrales » au concept de « villes castrales » mis au programme du colloque rend compte de la question de fond soulevée par celui-ci : « En quoi le château fait-il la ville ? » En effet, « pour présenter souvent des caractères urbains », le burgus ne devient pas systématiquement une ville. Au regard des réalités médiévales « floues et paradoxales », la distinction « ville/non ville » n'est guère opératoire dans la mesure où il n'est pas facile de définir d'hypothétiques critères d'urbanité avant la fin du Moyen Âge. Comme l'indiquent en introduction les initiateurs du colloque, il faut souvent les ^{xiv^e}-^{xv^e} siècles pour voir apparaître distinctement « beaucoup de ces phénomènes ». Alors que le château n'est plus qu'un élément de l'enceinte urbaine, « les villes castrales jouent souvent pour la dernière fois un rôle conforme à leur vocation militaire initiale » avant de passer pour des « villes ordinaires qui constituent encore de nos jours l'essentiel du réseau urbain secondaire ».

Plusieurs intervenants (B. Cursente, J.-L. Fray, J. Lusse, entre autres) rappellent ici que la définition du « bourg castral » par André Debord comme « une agglomération des hommes autour d'un château majeur dont le détenteur détient à un titre ou à un autre le droit de ban » s'inscrivait dans les spéculations de la fin du ^{xx^e} siècle sur une « mutation féodale » rapide et brutale autour de l'an mil, à présent considérées comme dépassées au profit d'une appréciation plus nuancée de ces évolutions. Certains exemples évoqués ici sont incontestablement des villes : Caen présenté comme une « réussite » par F. Neveu ; Montbéliard qualifiée de « ville multiple » par

3. Il convient de mentionner d'autre part, la sortie dans le cadre des festivités du millénaire de cette « Ville d'art et d'histoire » du livre de D. PICHOT, V. LAGIER et G. ALLAIN, *Vitré. Histoire et patrimoine d'une ville*, Paris, Somogy, 2009, qui présente trois cents documents iconographiques en couleurs consacré au patrimoine de Vitré.

A. Bouvard ; Montpellier dont le « développement multiple » analysé par M. Bourin a connu un « succès exceptionnel ». Toutefois, prudemment, beaucoup d'auteurs parlent plutôt « de bourgades, de bourgs ou d'agglomérations ». La plupart des communications mettent l'accent sur deux facteurs des dynamiques sociales et politiques qui contribuent à problématiser le fait urbain. Le bourg castral est évidemment le centre d'un pouvoir politique dans la mesure où le château est le « siège du ban ». Les activités économiques qui s'y développent renforcent le caractère urbain de ces localités. L'organisation religieuse est moins souvent prise en compte, cependant « paroisses, prieurés, collégiales » jouent aussi un rôle « fondamental ». En définitive, le recours au modèle géographique des « places centrales » contribue à dégager des critères de centralité permettant d'appréhender la « ville castrale » en tant qu'un « paysage organisé, une société et un centre », suivant la définition de la ville proposée dans l'Histoire de l'Europe urbaine, parue en 2003 sous la direction de Jean-Luc Pinol. Ces diverses fonctions contribuent à structurer un territoire et surtout un réseau urbain qui, au terme d'une longue évolution, a recouvert l'espace français d'un maillage de villes secondaires appelé à perdurer.

Le présent compte-rendu ne saurait avoir la prétention de résumer chacune des études régionales réunies dans cet ouvrage collectif : Anjou de N.-Y. Tonnerre, Auvergne de J. Teyssot et R. Pommier, Champagne de J. Lusse, Gascogne de B. Cursente, Bas Languedoc de M. Bourin, Lorraine de J.-L. Fray, Normandie de F. Neveu, Bas Poitou de C. Jeanneau, moyenne vallée du Rhône de P.-Y. Laffont, Savoie de J.-P. Leguay, etc. Au-delà des caractères généraux communs à ces agglomérations dans leur morphologie, leurs structures politico-religieuses et leurs activités commerciales, la confrontation des recherches en cours à la lumière des récentes découvertes archéologiques fait apparaître de notables différences à commencer par la datation du phénomène castral qui oscille du XI^e siècle pour le grand Ouest jusqu'au XIII^e siècle pour la Champagne ou la Franche-Comté, par exemple. On ne peut donc plus tabler sur une phase unique de peuplement qui coïnciderait avec une éventuelle « mutation châtelaine ». Ce bilan novateur (quoiqu'encore partiel) commande le plan de ces Actes. « L'exemple breton », abordé dans une première partie, prend tout son relief par rapport à « un habitat castral divers : du village à la ville », présenté dans une seconde partie tandis que la partie suivante est consacrée aux « villes castrales » à proprement parler, qui s'affirment comme de véritables villes dès la fin du Moyen Âge. L'ouvrage se termine sur une quatrième partie qui approfondit la réflexion sur la naissance et le développement de ces entités : « les villes castrales : évolution et pérennité »...

Le réexamen du cas breton dans ce contexte invalide définitivement le modèle qu'avait imposé à la fin du XIX^e siècle le grand historien Arthur de La Borderie, notable vitréen de surcroît ! Selon ce dernier (à qui il arrive encore parfois d'être repris de nos jours), les ducs du XI^e siècle auraient confié à des chefs bretons « pur sang » la garde d'une ligne de forteresses afin d'assurer la protection de la marche orientale de la Bretagne. Imbu de ses opinions régionalistes, La Borderie ne s'était pas gêné pour occulter la mise au jour à Vitré d'une nécropole attestant d'un peuplement antérieur susceptible de remettre en cause l'idée d'une fondation ex nihilo. L'étude de D. Pichot retrace à nouveau frais l'histoire des origines et de l'évolution sur la longue durée de la ville et de son château. Les observations de F. Fromentin sur les analyses en cours des apports fouilles archéologiques du château et de la ville viennent conforter cette approche historique. Au début du XII^e siècle, avec sa nécropole cachée, ses lieux de culte, son prieuré de Marmoutier, ses bourgs, son puissant lignage et son château et enfin sa très précoce enceinte à la française, Vitré est bien emblématique des agglomérations « polynucéaires » caractéristiques de l'Ouest (par opposition à l'habitat groupé de l'incastellamento méridional). On

retrouve ce même type d'agglomérations à l'intérieur du duché, par exemple dans le cas de Morlaix ou de Guingamp. C'est ce qui confère tout son intérêt à la typologie d'une trentaine de bourgs castraux répartis en Basse Bretagne présentée par P. Kernevez et R. Le Gall-Tanguy à partir des observations de terrain, des archives et des plans anciens (ceci explique, probablement, une aimable coquille qui se relève au passage dans le titre de la carte des « bourgs « cadastraux » de Léon, Cornouaille et Trégor » dressée par R. Le Gall-Tanguy !). Voici trois communications très denses qui trouvent leur prolongement logique dans la synthèse sur « les villes castrales bretonnes au ^{xv}^e siècle » que J.-P. Leguay se charge de brosser à la suite des réflexions de J.-C. Meuret sur « les origines et des débuts des villes de la marche bretonne ». Cette dernière contribution qui confronte les données historiques et archéologiques fait ressortir, entre autres, que le cas exemplaire de Vitré n'est pas isolé. La plupart de ces villes se sont développées à partir d'établissements antérieurs qualifiés par l'auteur de « protovilles », dans la mesure où les édifices en pierre associés à notre conception de la ville n'y trouvaient pas leur place. Au passage, on peut retenir la remarque selon laquelle la maîtrise de l'architecture de la pierre par les abbayes ligériennes a peut-être été l'une des raisons pour les seigneurs locaux de faire appel à elles pour fonder les prieurés qui ont contribué à la naissance des bourgs. Sur un plan plus général, une approche comparative de la situation tant du côté de la Bretagne que de celui du Maine permet d'élargir les perspectives et de renouveler en partie celles-ci. Dans un premier temps l'éloignement du pouvoir comtal facilite, de part et d'autre, l'émergence de pouvoirs locaux plus forts et de seigneuries plus étendues associés à des échanges particulièrement actifs. Ce n'est qu'ultérieurement, qu'à leur tour, ducs et comtes tirent parti de cette situation pour renforcer leurs positions frontalières.

Bernard MERDRIGNAC

VISSIÈRE, Laurent, Sans pointc sortir hors de l'ornière. Louis de La Trémoille (1460-1525), Honoré Champion, Paris, 2008, 613 p.

Issu d'une thèse, l'ouvrage entreprend de retracer l'itinéraire de l'un des plus fameux capitaines de guerre de la Renaissance qui passe également, aux yeux de certains, pour le fossoyeur de l'indépendance bretonne : Louis II de La Trémoille († Pavie, 24 février 1525). Avec l'ambition déclarée d'écrire une « véritable biographie scientifique » (p. 25), l'auteur s'attache à sortir la figure de Louis de La Trémoille de l'ombre dans laquelle l'a curieusement maintenue l'historiographie. Il faut dire que ce « courtisan de haut-vol », ce « vétéran des guerres d'Italie » qui réussit à traverser sans dommages trois règnes successifs (Charles VIII, Louis XII et François I^{er}) a paradoxalement souffert de la médiocrité de son principal thuriféraire, Jean Bouchet. Son Panegyric, composé en 1527, a, d'une certaine façon, pétrifié La Trémoille sous les traits idéalisés d'un héros épique. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir su dégager son personnage de cette épaisse gangue mythologisante pour essayer de dresser, au plus près possible des sources, un portrait critique et nuancé de Louis de La Trémoille. L'habile exploitation d'une vaste documentation qui ne se limite pas au Panegyric mais englobe les archives personnelles de Louis II (lettres, livres de compte, etc.) miraculeusement conservées dans le chartrier de Thouars (Archives Nationales, 1 AP) autorise une double approche biographique qui se traduit dans la structure de l'ouvrage : celle-ci comprend deux parties : la « vie officielle de Louis II, de la naissance à la mort », une seconde partie axée sur « son intimité, son art de vivre et de penser » (p. 25).